

Après les nombreuses années passées aux cycles primaire et secondaire, comme tout bon élève, nous avions une ambition et un objectif à atteindre. Même si ces derniers relevaient du pur suivisme ou venaient du tréfonds de nous-mêmes, ils étaient de taille en ce sens que chacun, à son niveau, se sentait emballé par ses notes, qu'elles soient minables ou bonnes. Toujours est-il que nous avions quand même une matière dans laquelle nous excellions.

Pour ma part, de toutes les matières, la dictée était ma favorite. Et à ce sujet, un extrait de l'œuvre *Le Temps de l'école* de l'écrivain Ahoussi Kablan venait d'attirer plus particulièrement mon attention. Le maître, dans une envolée lyrique, faisait sentir le roulement de sa voix qui insistait par moments sur les nombreuses liaisons que comportait le texte. L'habitude de telles dictées me permettait de faire une ponctuation juste sans qu'une virgule ni un point ne soient oubliés. C'était devenu un jeu d'enfant. La correction de ces mêmes dictées qui se faisait les jours suivants n'était que des moments de bonheur pour moi. A coup sûr, je prenais le dessus sur mes amis dans mes différents paris. Pour cette raison, la lecture était devenue pour moi une passion. J'ai fini par connaître les règles élémentaires de grammaire et de conjugaison.

E.P.P Koumassi Kankankoura : voici l'école primaire publique qui m'accueillit. C'était un établissement situé dans une des plus grandes communes d'Abidjan. Pour s'y rendre, il fallait, en venant du grand boulevard Valéry Giscard d'Estaing, passer devant la poste puis devant la mairie pour aboutir au marché principal de ladite commune. Elle était à six cents pas de notre maison.

Du fait de son style qui ressemblait à celui d'une mosquée, elle donnait l'aspect d'une école coranique. La rythmique des répétitions des mots de vocabulaire à cer-

tains cours faisait penser à la récitation des versets du Coran qui avait lieu chez les musulmans les jours de prière.

De loin, c'était les bruits des bambins qui attiraient l'attention de tous.

Vêtus de nos kakis, nous vivions le modernisme à plein temps. Les cours étaient donnés selon un programme conçu à partir des livres que possédaient nos maîtres. La récréation restait un moment important pour les élèves qui se livraient à divers jeux. Dans la cour, les petits groupes se formaient par-ci par-là, les uns à côté des autres.

Apparemment, c'était un désordre généralisé qui semblait transparaître à première vue. Cependant, ce n'en était pas un. Dans ce désordre, nous nous retrouvions car ce qui pouvait être vu comme tel constituait un ordre pour nous.

Les jeux de billes étaient les plus aimés par les élèves qui ne faisaient aucun effort pour s'en procurer à moindre coût. Le lot de trois était vendu à 5 francs CFA. Chaque élève pouvait donc s'en acheter une centaine après quelques jours d'économie. Les collections variaient selon le goût de chacun, pavements de mosaïques allant du simple motif géométrique ou floral à des représentations beaucoup plus diversifiées qui s'offraient à nos yeux quand nous étions réunis en un même endroit dans la cour. A côté des jeux de billes, il y avait les courses. Elles étaient aussi particulièrement attendues. Les vainqueurs des différentes épreuves se retrouvaient en finale. Douze jeunes, représentant les douze classes que comptait l'E.P.P Kankankoura I, et les autres l'E.P.P Kankankoura II. Ces affrontements étaient amicaux. Le vainqueur du dernier duel était considéré comme un véritable héros, et sa classe avec lui. Pendant un temps assez long, avant la compétition suivante, sa classe jouissait d'une gloire immense et d'une suprématie morale sur les onze autres.

Un jour, les jeux gagnaient en intensité. Il fallait jouer en fonction du temps imparti qui était terriblement court donc très précieux. Je fus l'objet de l'attention de toute

l'école. En effet, dans une course dont le but était d'arriver le premier, je pris le départ avec l'un de mes amis les plus intimes. Ce dernier était un condisciple avec lequel j'avais fait connaissance. Le levain de notre amitié relevait du fait que nous partagions un caprice principal : celui de pleurer. De ce fait, nous étions mis à l'écart par les autres qui considéraient nos pleurs comme une tare. Et à force de pleurer en classe parce que nous ne comprenions pas le cours, le maître nous mettait chaque vendredi, pendant la leçon de géométrie, hors de la salle. Le maître était allergique aux pleurs. Tout élève qui pleurait était renvoyé par lui. Par ailleurs, la géométrie était et constituait la bête noire qu'il fallait éviter. C'était donc une stratégie pour la fuir.

Nos relations avaient fini par prendre de l'ampleur. Un lien de solidarité qui durerait peut-être toute la vie ; il impliquait une saine familiarité. Ce lien était plus fort que celui qui unit deux frères siamois. Nous passions presque la totalité de nos récréations ensemble, de sorte que nous passions aux yeux de nos amis pour des inséparables. La vie était belle, l'existence facile ; nous travaillions, jouions ensemble toute la journée.

Malheureusement, après le départ donné pour ce deux cents mètres, je cognai par inadvertance un autre élève qui semblait être préoccupé à ramasser ses billes à cœur joie. La collision fut fatale. Sur le champ, je perdis une dent parce que mon visage avait heurté le front de l'autre. Le sang giclait. Immédiatement, les maîtres interpellés accoururent pour nous évacuer rapidement vers l'hôpital. Désormais, nous devions nous y rendre tous les deux jours pour recevoir des soins. Au calvaire des chicottes des maîtres s'ajoutait un deuxième : celui de la souffrance due à la blessure. Désormais, je ne pouvais pas passer inaperçu. La blessure cicatrisée m'avait laissé des séquelles comparables à celles d'un ancien combattant, devenu vieux et édenté. Aussi étais-je la risée de mes amis que j'arrivais à

intimider avec la barbarie exacerbée que tout le monde me reconnaissait. « Claude dent tirée ! » était devenu mon second nom qu'on osait à peine murmurer de peur d'être frappé. On pouvait encore les compter, ceux dont la témérité les poussait à franchir ce pas. Ce sobriquet avait fait couler beaucoup de larmes. J'étais devenu en un temps record, de par cet accident et ses séquelles, la star de toute l'école. Ce qui me permit très rapidement de disposer d'une indiscutable assise populaire. Autrement dit, j'avais le vent en poupe. Finalement, je fus le chouchou de tous les maîtres qui me prirent aussitôt en affection comme leur propre enfant. Je parvenais à m'attirer les bonnes grâces de ces derniers, les séduisant par ma capacité à m'adapter aux situations les plus imprévues. Cultivé sans être pédant, j'étais en outre d'un commerce agréable et savais parler des choses sérieuses avec humour. Désormais ami des maîtres, je jouais dans la cour des grands. Ces derniers me confiaient les missions les plus délicates. J'étais devenu l'élève de confiance. Les maîtres m'envoyaient par-ci, par-là leur acheter de quoi manger pendant la récréation, notamment ceux qui ne prenaient pas le petit-déjeuner avant de venir à l'école. En échange de ce service, je gardais la monnaie, ce qu'ils appelaient le pourboire.

Par rapport aux autres amis, j'avais beaucoup d'argent. En tout cas, plus que ce que les autres recevaient : en moyenne 15 francs CFA. Pour ma part, j'atteignais facilement les 35 francs CFA. Bien évidemment, mon petit-déjeuner était à la dimension de ma bourse ! Ce qui très rapidement attirait à moi mes amis pour quémander. Rentré à la maison, je rangeais le reste de la monnaie reçue dans un petit coin de notre vieux buffet.

Ce meuble, mon père l'avait reçu de son ancien patron rentré dans son pays après avoir fini le contrat qui le liait à la société qui l'avait engagé pour une période bien déterminée. Placé dans la chambre, il était devenu un important élément du patrimoine familial. Pour le garder intact, mon

père lui donnait quelques coups de pinceaux de vernis chaque année. L'un des quatre pieds sur lesquels ce buffet tenait, était cassé. Mais il fut remplacé par un autre bois. Il fallait cependant être très vigilant pour s'en apercevoir dès qu'on foulait le seuil de la chambre.

Un mardi après-midi, alors que je pénétraï dans la chambre pour récupérer mes piécettes, mon père, qui ne comprenait rien à ma nouvelle attitude de ne plus manger avec gourmandise les midis, me suivit. Quelle ne fut sa surprise de me voir retirer ce que j'avais pris le soin de cacher délicatement ! Au cri de mon père qui venait de me surprendre, je tressaillis jusqu'à faire pipi. Je ne pouvais plus tenir sur mes deux jambes. Je sentis que le sang de mon père lui montait à la tête, tout son corps se mettant à vibrer. Il chercha à se maîtriser mais n'y parvint pas. Toutes les raisons évoquées pour le convaincre sont restées vaines. Pour lui, je venais de commettre un vol. Et il était sévèrement condamné par mon père. C'était un délit qui était passible de lourdes sanctions et représailles. La suite, on peut se l'imaginer : il ôta sa ceinture et me fouetta. C'était une sévère correction qui me fut infligée. En plus de la chicotte, mon père me demanda de recopier trois cents fois la phrase suivante : « Je ne volerai plus ». Ce laborieux exercice devait être recommencé si une faute était constatée par lui. Mon père avait une personnalité et des qualités qui ne pouvaient nous laisser indifférents, surtout pendant ces temps de crise. Derrière son air candide et son visage toujours jovial se cachait un caractère de fer. « Partout où il y avait une injustice, elle devait être réparée », aimait-il à répéter. Il disait le plus souvent : « Même petit, on doit avoir du caractère sinon on vit dans un environnement de paresse ».

Pour mon père, l'éducation d'un enfant était une œuvre de longue haleine qui requerrait des parents et des maîtres des qualités de grande patience et d'abnégation. Voici pourquoi il ne passait pas par mille chemins pour nous

corriger avant de rencontrer nos maîtres avec lesquels il discutait de notre travail scolaire. C'était un intérêt particulier qu'il vouait à nos études. Les maîtres aimaient cette façon de faire de mon père. Car rares étaient les parents d'élèves qui agissaient de la sorte. A vrai dire, la réalité de la vie harmonieuse trouvait son fondement dans cette éducation sévère et concertée. La collaboration permanente de mon père avec les maîtres était donc très importante. Malgré les difficultés de toutes sortes qu'engendrait la société moderne, et précisément en raison de celles-ci, mes parents surveillaient le théâtre de ma jeunesse avec vigilance. Ils avaient surtout un sérieux défi à relever avec une extrême discrétion. Il fallait éliminer les tares et les vices. Et ce, par tous les moyens, principalement la chicotte. Très jeune, mon père m'avait appris qu'on ne touchait pas aux biens d'autrui, qu'on ne jouait pas avec l'argent d'autrui. J'appliquais scrupuleusement ces lois.

Toutefois, il existait pour moi des moments de joie. Celui de la remise des prix aux excellents élèves des classes de CM2 fut pour moi un temps inoubliable. Ce jour-là, au petit matin, on se prépara ; il régnait en cette matinée une brume épaisse. Vêtu de mon plus beau vêtement, je fus conduit avec mes autres amis à la mairie de Koumassi où devait se dérouler la cérémonie. Elle avait été organisée pour fêter l'excellence en milieu scolaire et rehausser l'image de marque de l'école qui avait commencé à se ternir.

Dans la centaine d'élèves que nous étions, je figurais en bonne place. À l'appel de mon nom, le public éclata en applaudissement. On entendait des bravos et la cérémonie reprit. Je venais de couronner la fin d'un cycle assez houleux et tumultueux par le prix du meilleur élève, l'obtention du Certificat d'Etudes Primaires et l'admission au concours d'entrée en sixième.

Les années ont passé ; et petit à petit nous avons achevé les classes du collège. D'aucuns diraient que certains au-

raient mûri. Bien sûr, nous avons beaucoup travaillé et beaucoup avait été accompli. Ce n'était tout de même pas encore l'heure des félicitations. Pas encore, mais peut-être dans un proche avenir, car pendant ces dernières années, je voyais des changements qui contrebalançaient mes tâtonnements et mes balbutiements par une lueur d'espoir.

Le problème qui se posait à nous avec acuité était celui du bus. Un numéro, le 24, l'un des fameux bus que nous avaient légués nos ancêtres les Gaulois, et qui avait atterri dans le patrimoine de l'Etat par je ne sais quel moyen, assurait la liaison Koumassi-Treichville via Port-Bouët où se situait le Collège d'Enseignement Général que nous fréquentions.

Le bus qui desservait les différents arrêts passait juste devant ce collège dont le décor et les classes n'avaient vraiment rien à avoir avec ceux de l'école primaire. Au lieu d'un seul maître, c'était plusieurs grands maîtres qui défilaient heure après heure. Vu la diversité des matières, la nouveauté et la complexité de ce système exigeaient de nous davantage d'efforts. Quant aux interrogations qui sanctionnaient les cours, elles étaient pires. Ainsi, nous connûmes la tricherie qui battait son plein et qu'on appelait communément, et selon les écoles, le pétrole ou le pedja. En un temps très court, ce fléau avait gagné toutes les villes. Qu'est-ce qui ne fut dit à ce propos ! Face à l'ampleur du phénomène, le conseil des ministres avait délégué le ministre de tutelle pour monter au créneau afin de stigmatiser et fustiger ces actes ignobles. Ayant reçu une éducation fondée sur le respect de l'éthique et de la morale, notre conscience était plus disposée et plus avisée à évoluer dans le sens du bien et du travail studieux. J'avais très vite acquis une volonté et une rigueur incomparables dans mon approche des problèmes de la vie. Souvent, pour avoir cité le nom de certains de mes amis qui s'adonnaient à la tricherie, je fus l'objet d'agressions. Par deux fois, je fus traqué comme un animal. Pourchassé,

j'ai dû être secouru par un généreux passant avec qui j'ai cheminé pendant une demi-heure sur une distance assez considérable. Une autre fois, je dus mon salut à Monsieur le Proviseur qui revenait d'une course. Durant toutes ces attaques, je ne cessais de prier le Seigneur.

D'urgence, Monsieur le Proviseur convoqua des réunions. La première visait à sensibiliser les élèves à l'effort personnel et au travail. La deuxième invitait les professeurs à assouplir leur système d'évaluation. Les effets de ces appels, qui ne sont pas tombés dans l'oreille d'un sourd, n'ont pas tardé à se faire ressentir.

Parallèlement à ma scolarité qui se déroulait merveilleusement, je menais une vie religieuse qui, même si elle n'était pas encore parfaite, avait son sens. J'y attachais une importance particulière. Cette dévotion n'était pas du goût de mes parents, qui eux avaient une conception toute autre de la religion. Animistes, ils concevaient que Dieu se matérialisât dans l'espace et dans le temps, à travers tous les éléments de la nature. Les eaux, les forêts, les pierres, les arbres, etc. étaient tous susceptibles de contenir la divinité. Aussi fallait-il bien souvent sacrifier à des pratiques qui étaient supposées nous rapprocher davantage des dieux.

L'animisme, différent de la religion catholique que je pratiquais, est le lieu où s'exercent les croyances à travers des rites, des sacrifices, des prières liés à une certaine conception du monde. Je n'osais pas juger mes parents car pour moi, la religion était fonction de la vision du monde des uns et des autres. Mais les différentes conceptions du monde semblaient converger toutes vers une vision commune. Du moins en ce qui nous concernait.

Chaque année, pendant la saison sèche, lors des travaux champêtres, mes parents fixaient la date des sacrifices pour le bonheur de la famille. Mon père s'occupait essentiellement des provisions, du faste et de l'éclat de la cérémonie : on allait partir pour un mois, un mois pendant